

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 34

Artikel: La petite cocarde
Autor: Faure, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195090>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ah ! c'est Napoléon, eh bien, attends-te voir... Manqué !... C'est éga, y faut qu'il y passe !

— Oh ! y n'a pas tant peur, fait Grognez en riant, y connaît la guierre.

— Oui, mais laissez-me voir un peu mirer : pan !... En bas !...

Le mannequin se redresse.

— Vous l'avez seulement effleuré, dit le maître du jeu.

— C'est bon, c'est bon ; l'avez-vous pas vu bastiuler, et pi ça crânement, enco !... Oh ! écoutez, si vous voulez frouiller, vous aurez à faire à moi, au moins !... Y a du micmac dans votre bastingue !... Faut pas nous teni pour des imbéciles, entendez-vous !

— Je vous dis, m'sieu, que le pantin n'est pas tombé.

— Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a, mes amis ? dit l'instituteur en les rejoignant.

— C'est ce mossieu qui me soutient que Napoléon n'est pas tombé ; et moi qui l'ai vu bastiuler.

— Non, m'sieu, il n'est pas tombé, le pantin.

— C'est vous qui êtes le pantin, réplique Favey, furieux.

— Pantin, vous-même, m'sieu.

— Je vous dis que je l'ai vu ; on a des yeux, y me semble... Et pourquoi s'est-il redressé, dites ?... Je m'en vais jouer encore une fois, épi nous verrons bien. Pan !... pan !... pan !... Ça y est-y, cette fois ?

— Parfait, choisissez un prix.

— Vous voyez, mossieu le régent, que j'avais raison et qu'y a du micmac dernier cette planche du fond.

— Il n'y a point de micmac, entendez-vous, gros pignouf ! fait l'homme aux pantins.

— A qui dites-vous pignoufle ? lui demande Favey, vivement piqué.

Et n'attendant pas sa réponse, il lui lance en pleine figure la petite corbeille et les boules.

L'homme de la baraque le saisit au collet, et Grognez, défendant son beau-frère, tape drude son gros parapluie, tandis que l'instituteur s'interpose avec des paroles de paix.

Une foule de curieux s'est accumulée sur la place et un agent de police ne tarde pas à se présenter. Celui-ci emmène à l'écart nos trois compagnons, et leur dit d'un ton sec : « Si vous ne vous tenez pas tranquilles, et si vous ne vous éloignez pas d'ici immédiatement, je vous conduis au poste ! »

— Monsieur l'agent, répondit l'instituteur, nous vous obéirons ; nous sommes des gens respectueux de l'ordre et de la loi. Veuillez croire qu'il ne s'agit que d'un moment de promptitude que nous regrettons et qui ne se renouvelera pas. Prière de nous excuser et...

— Suffit, dit l'agent, allez !

Ils s'éloignèrent tous trois à grands pas. Mais Favey baissant la tête ne cessait de ronchonner, en répétant : « Ah ! c'est comme ça qu'on appuie les coquins et qu'on traite les braves citoyens !... Eh bien, nous verrons voir ! »

Puis, se retournant du côté de la baraque en montrant le poing :

— Je te retrouverai, toi, avec ton pignoufle et tes bedoumes, va !...

(A suivre).

Le faire-part.

Le faire-part pour naissances, mariages, décès, etc., a cet avantage de nous initier un peu à la vie des personnes de notre connaissance, à nous faire participer, pour ainsi dire, à leur joie ou à leur douleur. Ils peut en conséquence nous éviter bien des attitudes embarrassantes en nous empêchant de demander à un veuf : « Et comment va madame ? »

Mais il ne faut pas que le faire-part tombe dans l'exagération, pour nous informer de détails secondaires, comme celui-ci, par exemple, cité par le *Voleur* :

Monsieur et Madame *** ont l'honneur de vous faire part du succès de leur petit-fils, reçu le 12 juillet bachelier es-sciences devant la faculté de Caen.

« Les Américains, gens pratiques, nous dit ce journal, ont étendu l'usage du faire-part à d'autres circonstances de la vie. Le divorce, par exemple, est une de ces circonstances accidentelles, qui leur ont paru nécessiter l'envoi de lettres de faire-part aux amis. En conséquence l'usage des circulaires annonçant le divorce est tout à fait répandu aux Etats-Unis.

« Cependant, la formule américaine, dans cette circonstance, est aussi sèche que possible :

Monsieur X... et Madame X...

Divorcés.

Sans le moindre commentaire ni la moindre agrémentation. On espère, au moins, que si l'usage de la lettre de faire-part de divorce s'introduit parmi nous, on aura le bon esprit d'en faire une œuvre d'art, de l'orner par exemple de dessins allégoriques représentant des amours délivrés, qui sortent joyeux du Palais de Justice.

« Le dessin allégorique, même une simple chaîne brisée, ou un pot-au-feu renversé, dans notre siècle positif, nous paraît singulièrement usé, démodé, rococo ? Combien serait plus goûté, en pareille matière, le dessin documentaire, la reproduction par l'image du fait lui-même qui aurait donné lieu et fourni motif au divorce.

» Pour un divorce basé sur des sévices, par exemple, la lettre de faire-part porterait une illustration représentant

le mari en train d'administrer à son épouse une formidable trépannée ou *vice versa*. »

La petite cocarde.

C'était la veille du Quatorze-Juillet, à Paris.

Ayant, entre elles deux, une petite table chargée d'ouvrages de lingerie, et assises devant la fenêtre de leur logement, au cinquième étage, Edmée Lambert, une ravissante jeune fille aux grands yeux doux, et sa mère, une digne femme à l'air un peu triste, s'arrêtaient par moments de tirer l'aiguille pour jeter un coup d'œil sur le faubourg Saint-Denis, lequel prenait son aspect des grands jours et jetait au front décrépit de ses vieilles maisons le large flamboiement des drapeaux tricolores.

Mme Lambert était veuve. Il y avait neuf ans qu'elle avait perdu son mari, un brave ouvrier, honnête et estimé de tous, dont la profession de tapissier donnait au ménage l'aisance, cette fortune des pauvres gens. Devant le malheur qui la frappait, Mme Lambert n'avait pas faibli : elle se devait à son enfant, à son Edmée, et la courageuse femme avait cherché un travail qui lui permit de vivre et de faire vivre sa petite fille. Comme on savait la veuve digne d'intérêt, de bonnes personnes s'étaient occupées de lui procurer des ouvrages de confection, qu'elle allait chercher et livrer ensuite aux grands magasins de nouveautés.

Edmée avait grandi. A présent, c'était une charmante brunette de dix-neuf ans. Elle adorait sa mère et travaillait avec elle depuis l'aube jusqu'au crépuscule.

Ce jour-là, la jeune fille était songeuse.

La Fête nationale avait le privilège de lui rappeler un bien doux souvenir. Quatre ans auparavant, un soir de Quatorze-Juillet, Edmée était descendue avec sa mère pour voir les illuminations et les bals en plein vent, où l'on dansait force quadrilles, aux accords d'un basson poitrinaire et d'un piston anémique. Toutes deux s'étaient arrêtées, quand un jeune homme, à la physionomie douce et sympathique, s'approcha, invitant Edmée pour une valse. Mme Lambert, qui lisait clairement un désir muet dans les yeux de sa fille, ne crut pas devoir refuser. Et, toute heureuse, Edmée avait dansé jusqu'à onze heures. Puis au bras de sa mère, elle était rentrée au logis.

Entre temps, le jeune homme avait acheté à un camelot deux petites cocardes tricolores et avait prié Edmée de bien vouloir en accepter une comme souvenir de la Fête, — cela avec une telle courtoisie que la fillette n'avait pu décliner l'offre.

Quelques jours après, le jeune homme du bal populaire avait, comme par hasard, rencontré Edmée, qui allait porter de l'ouvrage rue de Rivoli. On avait fait ensemble un bout de chemin, en causant de banalités, — de la pluie, du beau temps ; — puis, l'entretien avait pris une tournure plus intéressante : des confidences s'étaient échangées. Bref, on s'était promis de se revoir, et, ma foi ! on s'était revu...

Le jeune homme s'appelait Paul Laroche. A douze ans, s'étant trouvé orphelin, il avait été recueilli par un oncle, qui avait pris soin de son éducation et lui avait fait donner une

instruction suffisante. Aujourd'hui, Paul Larochelle était employé de banque et gagnait honorablement sa vie.

Il allait bientôt partir pour son service militaire, mais il avait exprimé à Edmée son vif désir de l'épouser à son retour, — si toutefois elle voulait bien l'attendre...

Cela durait depuis un mois, et Mme Lambert ignorait encore les entrevues des deux jeunes gens; or, une après-midi, comme Edmée, l'aiguille en l'air, paraissait toute pensif, sa mère qui, depuis quelques instants, l'observait à la dérobée, lui dit :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, Edmée ?

— Mais... rien... maman.

Mme Lambert secoua la tête d'un air d'incredulité, et de sa voix tranquille :

— Tu me caches quelque chose, mon enfant ?

— Oh ! maman !... tu sais bien...

— Fi ! la vilaine !

— Eh bien ! dit Edmée, prenant son courage à deux mains, eh bien ! je vais tout te dire... Mais tu ne me gronderas point, n'est-ce pas ?... Te rappelles-tu ce jeune homme avec lequel j'ai dansé le jour de la Fête nationale ?

— Parfaitement; un garçon bien convenable...

— Oh ! oui ! maman, bien convenable !... Et si doux, si bon !... Eh bien ! ce jeune homme, je l'ai revu...

— Ah ! bah !

— C'est bien mal ce que je vais te dire, mère : il m'aime..., et je crois bien que je l'aime aussi...

— Alors, si tu le crois, j'en suis sûre, moi ! dit la maman Lambert en souriant; et comment s'appelle-t-il ?

— Paul Larochelle.

— Eh bien ! tu diras à M. Paul Larochelle de venir déjeuner dimanche avec nous, et si, comme je l'espère, c'est un bon sujet... je ne demande qu'à vous rendre heureux tous deux !

Paul Larochelle s'était présenté le dimanche suivant. On avait convenu qu'Edmée l'attendrait jusqu'à son retour du service, et qu'après on ferait le mariage. Et, depuis ce moment jusqu'à son départ pour Brest, où il avait été incorporé dans l'infanterie de marine, il était venu tous les dimanches chez Mme Lambert.

Quand il avait fallu se séparer, la pauvre Edmée avait bien pleuré; mais, enfin, elle s'était consolée en pensant que la séparation ne serait pas éternelle, et que son ami reviendrait quand il aurait payé sa dette à la patrie.

Quatre ans de cela !

Et Edmée songeait à toutes ces choses, la veille de ce quatorze juillet; elle songeait que son Paul devait bientôt revenir, qu'il était là-bas, loin, bien loin, en Extrême-Orient, mais qu'il annonçait son retour à brève échéance dans sa dernière lettre, lettre à l'enveloppe historiée par les multiples cachets de toutes les postes du monde.

S'il allait arriver comme cela un quatorze juillet ?... Oh ! la bonne surprise !... Et la jeune fille jetait un long regard sur la petite cocarde tricolore, épinglée à la muraille, à côté du portrait du bien-aimé.

Comme il serait heureux, le brave Paul, au retour de ces terres lointaines, de revoir son vieux faubourg Saint-Denis, tout guilleret sous ses habits de fête, et, dans le carrefour populeux, le bal, le bal en plein air, où quatre

ans auparavant leur amour naissant avait pris son essor !

Soudain, Edmée tressaillit, ainsi que sa mère. On venait de frapper doucement à la porte. La jeune fille alla ouvrir et se trouva en présence d'un soldat d'infanterie de marine qui, l'air gauche et embarrassé, tortillait entre ses doigts les bords de son képi.

Une bonne figure, ce militaire ! une bonne figure bronzée, hâlée par le grand soleil des tropiques, éclairée par deux yeux noirs dans lesquels semblait flotter quelque chose de triste.

Edmée l'avait fait entrer, et maman Lambert avait offert une chaise; puis, fixant son regard clairvoyant sur l'uniforme du soldat et sur le numéro du régiment, qui se détachait en laine jaune au col de la tunique :

— A ce que je vois, vous êtes du même régiment que Paul...

— Effectivement, madame, effectivement ! dit le militaire, essuyant du revers de sa manche de grosses gouttes de sueur qui perlaient à son front bruni.

— Et vous nous apportez des nouvelles de lui ?...

— Oui, madame, oui... j'apporte des nouvelles, fit le visiteur d'une voix basse, les yeux fixés à terre...

— Il va bien, au moins, notre cher Paul ?

A cette question, le « marsouin » resta un instant sans répondre; puis, de l'air d'un homme qui prend un parti décisif :

— Pardonnez-moi, madame... Pardonnez-moi !... Mais je remplis un devoir pénible, et je viens vous demander...

— Quoi donc ? fit Edmée en pâlisant.

— D'avoir du courage, mademoiselle !... Beaucoup de courage... car notre pauvre Paul est...

— Ah ! mon Dieu ! dit la mère, devinant une catastrophe, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, répondit le soldat avec des larmes dans les yeux, que Paul, mon frère d'armes, est mort, il y a trois semaines, à bord du transport l'*Indo-Chine*, en vue des côtes d'Algérie...

Il haletait, sa poitrine se gonflait sous les sanglots, et il se tut, laissant passer l'explosion de douleur provoquée par ses paroles.

Edmée faisait peine à voir. La pauvre enfant défaillait, écrasée par ce coup de foudre. Et sa mère l'étreignait, cherchant à la consoler par de douces paroles.

Cette scène poignante dura quelques instants.

Enfin, maman Lambert demanda des détails :

— Voilà comment le malheur est arrivé, racontait le militaire... Paul a pris les fièvres, là-bas, en Annam... Il a été alité pendant la traversée, et j'ai presque toujours été auprès de lui... Il parlait continuellement de vous, mademoiselle Edmée, et son plus grand bonheur, c'était de rester pendant de longues heures à regarder un petit portrait, — le vôtre, — et une cocarde tricolore qu'il embrassait comme un enfant... Ah ! vous pouvez être certaine d'avoir été bien aimée, mademoiselle !... Quand le dernier moment est arrivé, Paul m'a fait appeler par l'aumônier du bord et m'a dit : — « Fragerolles, tu es mon ami, mon frère d'armes; donne-moi ta main et promets-moi de faire ce que je te demanderai... » — « C'est fait d'avance, mon vieux ! foi de marsouin ! » ai-je répondu. — « Bien !...

Merci !... Dès ton arrivée à Paris, tu t'en ira au numéro 26 du Faubourg-Saint-Denis, tu monteras au cinquième étage, et tu demanderas Mme Lambert... Tu lui conteras le malheur... le plus doucement possible... ainsi qu'à sa fille... de façon à ne pas leur faire trop de peine... Et puis tu donneras à mademoiselle Edmée cette petite cocarde tricolore, comme dernier souvenir de son ami. »

Fouillant dans la poche de sa tunique, le soldat en avait tiré la cocarde fanée, jaunie par le temps; il tendit alors cette relique à Edmée, en laissant tomber ces mots d'une voix grave :

— Voici, mademoiselle... J'accomplis ma promesse... Paul a ajouté ceci : — « En remettant ceci à M^{lle} Edmée, tu lui diras : Paul Larochelle m'a chargé de vous apporter, à vous et à votre mère, le dernier baiser d'un mourant... » — Ma tâche est remplie à présent... pauvres femmes !... Ah ! croyez bien que j'aurais mieux aimé laisser là-bas, dans la brousse, ma peau trouée par les pirates du Fleuve-Rouge que d'avoir pareille chose à vous annoncer !...

Il essayait de sa main les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Maintenant, dit-il, voulez-vous me permettre de vous embrasser au nom de notre pauvre ami ?

Et dans une même étreinte, il unit la mère et la fille.

Au dehors, les premiers pétards de la Fête nationale préluadaient aux réjouissances populaires, et la pauvre Edmée, brisée, anéantie, contemplait avec ses grands yeux doux, noyés de pleurs, la petite cocarde tricolore...

Auguste FAURE.

Lè dou Combi à la dierra.

Vo z'âi binsu z'âo z'u oïu parlâ dé clia dierra dè Filemèrgue, eintrè lè z'inguenòts et lè catholiquo, que c'étâi onco onna rude folèrà. On sè tapàvè, so disant, po lo bon Dieu, et portant lo bon Dieu no dit dein la biblia qu'on dussè s'amâ lè z'ons lè z'autro et na pas sè càhi et sè trevougni; mà que volliâi-vo ! y'a tant d'hommo que sè crayont d'ein savâi mé què li. Enfin, faut bin espèrà que cliaò trevougniès po la religion ont botsi po adé.

Don à clia dierra dè Filemèrgue, iò lo bravo majo Davet coumandâvè lo bataillon 9, on lâi tapàvè dru. Dou Combi, que lâi sè trovàvont, sè tapàvont coumeint dâi diablo; mà tot per on coup, ion dè cliaò coo, qu'étâi dâi Tserbounàirès, sè trovà désarmâ. On gros fretâi dè pè lo canton de Schewytse, vegnâi dè lâi astiquâ on coup dè crosse su son vetreli, que lo pétâiru tseze perque bas. Ma fâi lo gaillâ, furieux, que vayâi que l'autro l'allâvè einfatâ avoué sa bayonetta, sè cratchè su les mans, châtòt dessus et l'eimpougnè à la brachâ. Mà, ma fâi, l'eut bio einradzi, dut bastâ, kâ l'autro, qu'étâi on gros patapoufe et qu'étâi foo que n'or, l'étâi lè quatre fâi ein l'air, que lo pourro Combi sè trovà coumeint onna rata dein lè pattès d'on tsat.